

*AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de soutien.*

Jan Yoors  
Tsiganes  
éditions Phébus 1990  
270 pages

Préface (Jacques Meunier)

Scène primitive et quasiment muette : un petit Anversois de douze ans observe un campement de nomades, des enfants hirsutes et rigolards s'approchent de lui, ils lui parlent et bientôt fraternisent. Le petit Jan Yoors oublie l'heure qui passe. Le soleil se couche à l'horizon. Avec la nuit qui tombe, le gamin semble déjà se dédoubler – se dissoudre – dans le « miroir ethnique ». Ses parents ne le reverront pas avant six mois.

(...) Les Gitans, les Manush, les Sinti et les autres Roms – les Kalderasha et surtout les Tshurara – forment une nébuleuse inquiétante pour un Lovara de fraîche date. Sans compter que les tsiganes, chineurs-cueilleurs, survivant aux frontières de la légalité, sont la cible privilégiée de multiples tenants de la propriété privée. Il faut ajouter à cela que l'Etat – qui a tendance à confondre transhumance et vagabondage – ne manque jamais de déceler dans leurs agissements l'expression d'une dangereuse « pulsion libertaire » et délègue systématiquement ses gendarmes en guise d'ambassade.

Introduction (J.Y. 1966)

Les Tsiganes, qui paraissent complètement indifférents au progrès, vivent éternellement dans l'instant, comme s'ils ne reconnaissaient que le pouls de l'éternité et se contentaient de vivre en marge de l'histoire. Ils sont sans cesse en mouvement, comme les branches ou le cours de l'eau. En dépit de cette fluidité, leur organisation sociale a une grande force vitale due à de solides attaches familiales qui assurent la cohésion et la solidarité de la communauté. Les membres de la cellule centrale (à laquelle ils ont donné le nom de kumpania) voyagent continuellement pour provoquer des alliances au fut et à mesure que les anciens liens se dénouent. Ils communiquent par un véritable réseau de contacts secrets.

Les Tsiganes n'ont pas, comme les Juifs, une conception messianique du monde, ni la conscience d'un glorieux passé. Les traditions orales ne s'étendent pas au-delà de quatre, au maximum cinq générations, et elles s'éteignent à la mort d'un ancêtre que personne n'a connu vivant. Il n'y a pas de héros légendaires chez les Tsiganes, pas d'histoire concernant l'origine, pas de justification de la vie errante. (...) Certes, certaines tribus sont sédentaires ou semi-nomades et ce sont évidemment celles dont il est le plus facile d'étudier les mœurs : les Tsiganes d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne, de Roumanie et de Hongrie.

Les Rom sont les seuls à se conformer au vieil idéal tsigane : leur nomadisme est universel et se superpose à la vie sociale des villes et des campagnes qu'ils traversent. (...) Les

Rom se définissent comme des « chasseurs », avec les privilèges attachés aux chasseurs. C'est d'eux que je vais parler.

Ils ont le sentiment très vif de faire partie d'un tout. Leur besoin de voyager n'est pas simple esprit d'aventure. Ils se déplacent pour faire connaissance avec des parents et trouver des femmes à leurs fils. Ainsi, les mariages au sein de la tribu ne sont pas consanguins et une incessante transfusion culturelle s'opère, source d'un renouveau perpétuel.

La mendicité à laquelle se livrent toutes les femmes et la plupart des enfants est une façon de fuir les contacts trop étroits ou trop prolongés avec les gadje (nom que les Rom donnent aux non-Tsiganes. Leur aspect négligé, auquel ils n'attachent aucune importance, poursuit le même but. Défier les étrangers suffit à les combler de joie, mais il est très rare qu'ils manifestent une hostilité ouverte. Quand des questions directes leur sont posées, ils y répondent sans aucune logique, en devenant volontairement incompréhensibles et en méprisant dans leur for intérieur ces imbéciles de gadje qui croient qu'on peut obtenir d'eux la vérité en les interrogeant si grossièrement.

Lorsque les circonstances sont particulièrement défavorables, les tziganes doivent voler pour assurer leur subsistance, mais les larcins se réduisent à ce qui leur est nécessaire pour vivre au jour le jour : de l'herbe pour les chevaux, du petit bois, des pommes de terre, des fruits, des légumes et naturellement les fameux poulets « égarés ». D'une façon générale, ils considèrent le monde des gadje comme un domaine public.

Il est impossible de savoir combien il y a de Tsiganes dans le monde. L'URSS en revendique près d'un million ; la Bulgarie, la Roumanie et la Hongrie entre deux cents et deux cent cinquante mille, la Yougoslavie environ seize cent mille, la Turquie et la Grèce chacune cent mille, la Tchécoslovaquie et la Pologne un nombre plus grand. (...) Près de cinq cent mille Tsiganes ont été exterminés par les Allemands entre 1939 et 1945. leur histoire est semée de persécutions semblables, ainsi que des combats qu'ils ont livrés pour préserver leur vie nomade contre les « philanthropes » désireux d'améliorer leur sort après les avoir colonisés.

\*\*\*

Première partie

I

J'avais douze ans quand les Tsiganes, tard dans le printemps, passèrent par ma ville. Je décidai d'aller voir ces gens merveilleux dont mon père m'avait si souvent parlé. Depuis la veille, ils campaient dans un terrain vague. (...) Un des garçons s'appelait Nanosh. Il avait de longs cheveux d'un noir de jais. Une chemise blanche, très sale, découvrait sa jeune poitrine. Mes nouveaux amis me firent faire le tour du propriétaire. (...) Nanosh m'apprit qu'ils étaient des Rom, ce qui veut dire « hommes » ; les non-Tsiganes étaient des « gadje » ou paysans. (...) Les deux autres garçons s'appelaient Laestchi et Putzina.

Couchés sur le dos, nous regardions le ciel. Je vis une étoile filante et montrai du doigt à Nanosh l'endroit où elle avait disparu. D'une voix étouffée, il me dit de ne jamais faire cela, parce que chaque étoile dans le ciel est un homme sur la terre. Une étoile filante signifie qu'un voleur s'est enfui et il y a beaucoup de chances pour qu'on le rattrape si on la désigne à quelqu'un. (...) Je tâchai de ne pas penser à mon père et à ma mère. Je les aimais et n'avais

aucune raison de me rebeller contre leur autorité et de m'enfuir. (...) Pourtant ma décision était prise : je ne rentrerais pas à la maison.

Les gendarmes étaient venus chasser les Rom. C'était, paraît-il, chose courante. Nous nous habillâmes en hâte, tandis que Rupa et les sœurs de Putzina empilaient les édredons dans la roulotte. (...) Des gendarmes indiquaient aux conducteurs le chemin qu'ils devaient suivre. Leur but était de disperser la caravane sans se soucier des liens de famille. Je remarquai que les Roms s'en allaient sans se dire adieu. Je ne tardai pas à en comprendre la raison. Ils changeraient bientôt de direction, erreraient pendant quelques jours et se retrouveraient en si grand nombre que la police locale ne pourrait en venir à bout. Ils étaient semblables au vif-argent qui se divise et se reforme.

Je demeurai six mois avec les Rom sans donner de nouvelles à mes parents. A plusieurs reprises, les anciens du groupe tentèrent de me chasser, mais les garçons de mon âge trouvèrent le moyen de me cacher et de me nourrir jusqu'à ce que le danger fût passé. (...) J'avais peur que Pulika (le père de Putzina) ne brisât l'enchantement et l'inexplicable sensation qui commençait à naître en moi : celle d'appartenance. (...) Pulika était fruste et en même temps plein de noblesse. Il avait un visage énergique, des yeux ardents et une impressionnante moustache tombante.

La journée commençait au petit déjeuner pour lequel il n'y avait pas d'heure fixe et se terminait au dîner que l'on prenait généralement assez tard. On ne s'occupait jamais de l'heure qu'il était. Mes camarades ne savaient jamais quel mois on était. Pour eux, il n'y avait que deux saisons, l'été et l'hiver.

Les notions de savoir-vivre que mes parents m'avaient inculquées furent mises à rude épreuve. A chaque repas Keja et Rupa me gavaient. J'en compris bientôt la raison : je ne rotais pas pour indiquer que je n'avais plus faim. C'est un rite chez les Rom qui disent ensuite fièrement : « Tshailo sin » (je suis plein). Je décidai de me conformer à l'usage. Les enfants mangeaient avec les doigts et les essuyaient ensuite sur leurs cheveux « pour les rendre brillants ». En revanche, les Rom étaient très pointilleux dans certains domaines. (...) J'appris que la séparation des sexes est chose sacrée. (...) Mes camarades furent stupéfaits d'apprendre que dans nos maisons il y avait un pièce où l'on satisfaisait aux besoins. « Quand tu t'y rends, on sait donc ce que tu vas faire ? »

Les Rom n'emploient que de l'eau courante. Ils n'accepteraient jamais de se laver la partie inférieure du corps et le visage dans le même liquide stagnant. L'idée de se servir d'un mouchoir leur fait horreur.

Sous la méprisante surveillance des gendarmes, les villageois éventrèrent les matelas de plumes sur lesquels les enfants dormaient, fourragèrent dans les piles de vêtements des femmes et les tas de harnais, renversant au passage les casseroles et les gobelets d'eau potable. Les filles hurlaient et mordaient tandis qu'on les fouillait d'une façon brutale et indiscreète.

Naïf comme je l'étais, je n'avais vu dans l'arrestation de Peshu qu'un acte d'une injustice révoltante. L'idée que mes amis volaient ne m'avait pas effleuré. Etant leur hôte, je ne m'étais jamais demandé de quelle source émanait leur fastueuse hospitalité. (...) Putzina m'explique que le vol est chose admise chez les Rom, à condition qu'il se limite à des objets de première nécessité. Ce qui est condamnable, c'est le désir de posséder, lequel rend esclave

d'appétits que nous n'avons pas besoin de satisfaire. Il est naturel de ramasser du petit bois dans la forêt – si on ne le ramassait pas il pourrirait – et naturel de faire paître les chevaux dans le pré de quelqu'un – l'herbe repousse d'elle-même.

## II

Les Roms vivent dans un présent perpétuel. Les moments heureux qu'ils ont vécus comme ceux auxquels ils aspirent ont leur source dans le présent. (...) Pour les Rom, l'intimité est un état d'esprit. Ils ne s'immiscent pas dans la vie d'autrui, non par indifférence mais par discrétion. (...) Au réveil, ils ne s'adressent pas la parole avant de s'être lavés. Ce serait manquer à la politesse la plus élémentaire. De même, ils satisfont leurs besoins naturels avec la plus grande discrétion.

Quand des groupes se retrouvaient après une plus ou moins longue absence, l'évènement était fêté. On buvait. Les chefs de famille chantaient les louanges des nouveaux venus. L'air était repris en chœur par l'assistance. Tous gardaient les yeux fermés, perdus dans une sorte de rêve.

Je rentrai à la maison après une absence de près de six mois. J'arrivai à l'heure du dîner. Mes parents avaient comme toujours des invités, peintres et écrivains. Devant eux, il ne me fut fait aucune observation. (...) Aujourd'hui encore, pour une raison que j'ignore, le sujet est tabou. (...) Avec une grande sagesse, ils me répliquèrent que, bien que je leur eusse fait beaucoup de peine, ils me laissaient libre d'agir à ma guise : à douze ans, je devais savoir ce que je voulais. Cela me choqua.

A la maison, je parlais français avec ma mère, espagnol avec mon père, allemand avec les étudiants qui étaient chez nous au pair et flamand avec mes camarades de classe. Je m'exprimais aussi facilement dans une langue que dans l'autre, mais je ne m'identifiais pas, du moins consciemment, à la culture qu'elles reflétaient. Un jour, au déjeuner, mon père dit d'un air détaché qu'un groupe de Tsiganes campait aux abords de la ville. ce que je craignais secrètement était arrivé. J'allais devoir prendre une décision. J'étais attiré par les Tsiganes comme par un aimant.

## III

Notre civilisation n'a aucun sens pour les Tsiganes : ils n'en voient que la saleté, l'injustice, les folies et les vices, mais à qui ont-ils affaire ? A des inquiets et à des pervers qui désirent connaître l'avenir et cherchent à se délivrer de leurs désirs inavoués ou de leurs haines sordides, et à des gendarmes inutilement rigoureux dans l'exercice de leurs fonctions. (...) Dans tous les campements, l'élément antigadjo le plus agressif était les vieilles femmes et les très jeunes enfants. Chaque fois que les Rom s'assemblaient en grand nombre et que se préparait une fête, les enfants échappaient à tout contrôle et terrorisaient les gadje assez intrépides pour s'aventurer aux abords d'une roulotte. Ils déferlaient sur eux comme un essaim, mendiant à qui mieux mieux, tour à tour méfiants, convaincant jusqu'aux larmes, exubérants ou insolents. Ils faisaient du charme, arborant le plus doux ou le plus innocent des sourires, ou bien jouaient le jeu des pauvres gosses morts de faim.

Je découvris bientôt que la mendicité pratiquée par le menu fretin (shavora) avait pour but de décourager les curieux. Ce n'était pas un simple jeu, mais une pratique écran qui protégeait l'intimité de la communauté tsigane tout entière. Cette exaspérante et continuelle mendicité des petits Gitans donnait à l'observateur une idée totalement fautive de leurs

conditions de vie à moins qu'il n'eût la perspicacité de discerner, sous les haillons, la vivacité, la santé, la joie et la malice de ces gamins errants.

Quand les Roms acceptent de s'entretenir avec les gadje, ils font tout pour les dérouter. La même question posée à vingt Tsiganes différents reçoit vingt réponses contradictoires. Lorsqu'on leur fait remarquer à quel point ils sont incohérents, ils ne manifestent aucune gêne. (...) outre ces noms destinés au monde des gadje, les Tsiganes ont leurs noms romanis, les seuls qu'ils reconnaissent. Ainsi Kore, fils de Pulika, fils de Yoyo, fils de Barfko des Lovara, était toujours appelé le Yojeshti. Les descendants d'un Rom célèbre emploient son nom comme patronyme jusqu'à ce qu'un nouvel homme important apparaisse dans la famille – généralement au bout de trois ou quatre générations – et que ce nom remplace l'ancien. Chez les Lovara, beaucoup de Rom se servent de prénoms gadje dérivés du romani. Pulika en avait plusieurs, mais le plus fréquemment utilisé était Petalo (sabot de cheval), prénom fort convenable comparé à la plupart des prénoms lovara qui ont un sens paillard. Les prnoms Karbaro, Mijloli, Porado dérivent du mot érection. Quand un fonctionnaire gadjo appelle un Tsigane par son prénom, celui-ci se gausse intérieurement et chacun sait que se moquer d'un étranger sans qu'il s'en aperçoive est une des choses qui rendent la vie agréable.

Le « bon gadjo » (...) est considéré comme un intermédiaire dans un réseau d'informations extrêmement bien organisé. Le Tsigane se fait adresser chez lui son courrier et les messages téléphoniques qu'il reçoit de pays souvent lointains.

Les Gitanes disent la bonne aventure dans le monde entier. L'opération a un double but : rapporter de l'argent et fournir une utile documentation sur les habitudes de telle ou telle région. (...) A (l') entendre (Keja), les gens qui consultent les diseuses de bonne aventure sont incapables de résoudre eux-mêmes leurs problèmes. C'est une erreur, car la magie, loin de les satisfaire, devient pour eux une passion comme celle du jeu, mais plus dangereuse, car ce n'est pas leur argent qu'ils perdent mais leur volonté et leur clairvoyance. Ils ne voient plus la vie qu'à travers un miroir. Ceux qui s'adressent à des chiromanciens cherchent moins à s'entendre dire que leurs espoirs se réaliseront que le contraire. Inconsciemment, ils souhaitent que l'événement qu'ils craignent se produise. (...) Pour une diseuse de bonne aventure, il est moins important de parler (il suffit d'émettre quelques généralités) que d'écouter les inepties qu'on lui débite. La première qualité exigée est la patience.

Keja admit qu'il est parfois bénéfique de se confier à une diseuse de bonne aventure. Certaines gens y trouvent un grand réconfort. Cela soulage leur solitude, leur procure un confident et leur permet de projeter leur angoisse ou leur violence. En outre, le relent d'exotisme et de mystère pimenté d'un brin de satanisme qui se dégage de telles pratiques rend la vie moins monotone. Les gitanes aux yeux sorciers ne demandent qu'une rétribution modeste en échange de leurs services. Il est rare qu'elles cherchent à exercer une influence personnelle et durable sur leurs consentantes victimes. La légende de leurs dons divinatoires est, comme toutes les légendes, très exagérée.

#### IV

L'idée de voler des enfants paraît absurde aux Rom. N'en ont-ils pas assez à eux ? (...) J'entendis les pandores et les gadje parler des autres enfants volés par les Gitans et je compris soudain qu'il ne s'agissait que de mes nombreux alter ego, tout droit sortis de l'imagination fertile de Pulika. (...) Cette nuit-là – la première que je passais sous les verrous – je pris ma

décision. Je ne quitterais pas ma nouvelle famille. Je partagerais sa vie, pour le meilleur et pour le pire.

Fendant le groupe, je me dirigeai vers le corps de Putzina. Imprévisiblement, un soldat aux yeux bleus prit le corps dans ses bras et me suivit. Kore et Zurka nous emboîtèrent le pas. Les paysans restèrent sur nos talons quelque temps, puis rebroussèrent chemin. (...) Les soldats s'arrêtèrent, surpris, un peu effrayés. Contrairement aux paysans, ils s'étaient comportés comme des êtres humains. Les Rom criaient le nom de Putzina à tous les échos, s'arrachaient les cheveux, déchiraient leurs vêtements. Ce désespoir collectif était hallucinant. Keja hurlait, comme prise de folie. (...) Ce jour-là, ni le suivant, aucune nourriture ne fut distribuée. Seulement du cognac et du café très noir, au milieu des pleurs et des plaintes des enfants affamés. Pendant trois jours, personne ne se lava ni ne se coiffa.

Aux yeux des Rom, un rapport d'y changerait rien. Ils firent semblant d'écouter les policiers, mais les questions leur paraissaient dénuées de sens. Pourquoi ce culte étrange et obsessionnel de l'écrit ? Les représentants de l'ordre étaient exaspérés par la « légèreté » de ces Tsiganes qui pleuraient au lieu de répondre. Un tel comportement leur parut suspect. N'avaient-ils pas voulu se débarrasser de l'un des leurs ? L'idée fit son chemin, comblant d'une réponse miraculeuse les lacunes de l'enquête : le coupable ne serait pas découvert, l'affaire pas portée devant les tribunaux. On laisserait entendre que la responsabilité du drame incombait à un Gitan.

Habitué aux manières discrètes des Tsiganes, je regardais, les yeux ronds, l'étrange convoi. Je ne savais pas que, lorsque leur douleur atteint ce degré d'intensité, les Rom estiment qu'ils doivent se donner en spectacle. Une telle conception du deuil échappe aux esprits occidentaux. (...) Le deuil est observé très strictement par les Rom. Toute distraction est exclue, et Pulika ne voulait gêner personne. Pendant des semaines, ni lui ni Yoyo ne se rasèrent ; de même Rupa, Keja et Tshaya ne se coiffèrent pas. Une jeune fille s'était jointe à notre groupe pour faire la cuisine, laver la vaisselle et ranger la roulotte, ce qu'aucune femme de la famille n'aurait songé à faire.

Ses objets personnels avaient été brûlés. Les Tsiganes ne gardent rien qui ait appartenu à un mort.

## Deuxième partie

### I

Ces célébrations, où l'on mange tout son soûl et où le vin coule à flots, suivies de chants et danses en l'honneur de certains hôtes, étaient appelées patshiva et la plupart des Gitans du monde entier passent leur vie à aller de patshiv en patshiv. Les Rom les considèrent comme des jours de grande liesse alors que les fêtes de gadje, Noël, Pâques et la Toussaint ne signifient rien pour eux. (...) Les plus humbles sont, en de telles occasions, traités comme des rois. Les heures passèrent, joyeuses, à manger et à boire. Les enfants s'étaient endormis. Les femmes se reposaient enfin. Leurs maris parlaient des Rom qu'ils avaient rencontrés dans leurs voyages, des hommes fabuleusement riches, justes et courageux avec lesquels ils avaient mangé et bu à la croisée des chemins. Ils évoquaient l'ancien temps, des patshiva qui étaient entrés dans la légende. Ils racontaient aussi des histoires d'aujourd'hui.

Quand un Rom achète un costume, il le porte tous les jours, par tous les temps, en toutes circonstances, aussi bien pour vaquer aux travaux de la ferme que pour se rendre en ville. Le vieux est jeté. Il ne viendrait jamais à l'idée d'un Rom de posséder deux costumes. Il n'y a que les gadje qui « s'endimanchent ».

## II

Sans doute, dans un temps relativement proche, Vadoma redeviendrait mère. Cette fois encore, l'enfant ne serait pas déclaré comme sien à cause de son âge. Le cas se présente souvent chez les Lovara. Les jeunes mariés demandent à des personnes complaisantes d'être les parents putatifs de leurs deux, trois, quelquefois quatre premiers enfants. (...) En France, ils devaient se conformer aux prescriptions de l'exécrable « carnet anthropologique ». leur présence était requise toutes les vingt-quatre heures dans les locaux d'un commissariat ou d'une gendarmerie.

Les Lovara demeurent toujours semblables à eux-mêmes, du moins en apparence. Les roulotteaux auxquelles on les associe toujours ne sont employées que dans certaines régions de l'Allemagne, aux Pays-Bas, en Scandinavie, dans le nord de l'Italie et en France. (...) Dans les Balkans et en Turquie, où la population est particulièrement hostile aux tribus nomades, les Gitans se déplacent dans de grands chars recouverts de bâches pour se faire moins remarquer. (. . .) Aujourd'hui, dans une grande partie de l'Europe occidentale et aux Etats-Unis, ils voyagent en voiture avec, en Europe, une préférence marquée pour les Mercedes Benz et les Opel, pour les Cadillac en Amérique. Les Rom se déplacent sans cesse. leur grand problème est d'entrer dans un pays.

Il arrive qu'un Rom de la région s'interpose. La police le connaît, elle n'a jamais eu à se plaindre de lui. C'est le « roi ». Il prend la défense des nouveaux venus, se porte garant de leur bonne foi. Son intervention a souvent d'heureux effets. (...) je voudrais parler un peu de ces « rois ». J'emploie à dessein le pluriel car chez les rom il y en a beaucoup. Ils sont sans pouvoir. Dans certains cas – assez rares – ils assurent la liaison entre la gendarmerie locale et le kapo, qui est le vrai chef de la communauté. ils n'ont pas été élus. Ce sont des vaniteux qui se sont affublés du titre de roi.

Les kalderasha, qui vécurent longtemps en Pologne, eurent aussi leur roi : Janus Kwieck Ier. Il avait un imprésario de génie qui eut l'audace de demander au maréchal Pilsudski de le reconnaître officiellement. Le « couronnement » eut lieu en 1937. Le roi tsigane, étant un bouffon, ne reçoit aucune aide financière de ses « sujets ». Au contraire, ceux-ci lui coûtent cher : il doit sans cesse leur offrir des festins. le pauvre homme travaille du matin au soir pour satisfaire sa vanité.

## III

Le chef de la kumpania s'appelait autrefois un kapo. mais comme depuis la Seconde Guerre mondiale le mot a pris un sens péjoratif, on l'appelle un Rom Baro : le Grand Homme. (...) Chaque fois qu'un autre groupe – ou même qu'une seule roulotte – passait sur un territoire qui n'était pas le sien, la coutume voulait qu'une compensation fût donnée aux Gitans qui en étaient « propriétaires ». En échange, ceux-ci aidaient les nouveaux arrivants dans leurs démêlés avec les autorités, se portaient garants de leur honnêteté ou, si cela était obligatoire, laissaient une caution, généralement en pièces d'or. Les « autochtones » apprenaient aux « étrangers » comment se débrouiller avec la langue, la commerce, les lois et les habitudes du pays, afin qu'ils pussent y survivre.

De vieux Rom se souviennent d'un temps où ils étaient poursuivis comme des bêtes sur l'ordre de gouvernements tyranniques. Ils se cachaient dans les forêts et se nourrissaient de glands. Ils furent assez sages pour laisser passer l'orage : à quoi sert de se rebeller quand on n'a pas la force pour soi ? Les lois sont ce que les puissants en font. A en croire Pulika, un gouvernement, qu'il soit communiste ou capitaliste, ne songe qu'à se procurer de l'argent, et de cet argent il devient esclave.

Chez les Rom, il n'existe pas de pouvoir central. Les kumpanias sont autonomes, mais se secourent mutuellement. Quand un Rom a des difficultés financières ou qu'il est harcelé par les gadje, il a toujours la ressource de se joindre à une tribu où il a des parents. Si ceux-ci lui prêtent de l'argent, il se considérera montshimo, c'est-à-dire sous leur dépendance jusqu'à ce qu'il ait remboursé sa dette.

Les Lovara ne voyagent pas uniquement pour trouver des épouses à leurs fils. Ils quittent un pays parce qu'ils en ont épuisé les ressources, parce qu'une guerre, une révolution ou une épidémie menacent, ou simplement parce qu'ils ont envie de changer d'horizon. Ils n'attendent rien d'un monde auquel ils n'appartiennent pas et fuient sans cesse une « nuit des longs couteaux » qui revient toujours. Ils ont trois moyens de se défendre : leur mépris des convenances, leur apparente pauvreté et leur mobilité. A dire vrai, ils ne sont plus comme autrefois victimes de persécutions organisées, sauf dans certains pays de l'Est. Les haines qu'ils provoquent sont presque toujours individuelles. Quand ils reçoivent des coups, ils ne les rendent pas, ils se contentent de s'éloigner. Cela ne leur coûte guère, car se fixer quelque part est contraire à leur tempérament. Pour eux, la route et le lieu où elle mène sont une seule et même chose. Rien ne doit entraver leur liberté, surtout pas les possessions matérielles.

#### IV

Les roulottes étaient arbitrairement fouillées. A la nuit tombée, quand les jeunes garçons tentaient d'aller faire pâturer les chevaux, ils étaient accueillis à coups de fusil. Nous mangions des orties ramassées le long de la route, cuites à l'étouffée après avoir été roulées dans de la farine mêlée de graisse d'oie, avec un peu de sel et des tonnes de poivre, ainsi que des pommes de terre volées la nuit, cuites à la braise sur un maigre feu de brindilles. Des grains de blé crus et du gruau d'avoine qu'il fallait cuire des heures avant qu'il fût mangeable. (...) Prise de folie, la kumpania couvrit de grandes distances à marche forcée, avec seulement de brèves –haltes nocturnes pour éviter d'être surprise ou rattrapée.

J'étais en train de me frotter les dents du bout de l'index avec du gros sel, à la manière des Tsiganes, quand j'aperçus à quelques mètres de nous des filles tshurara qui, nues jusqu'à la ceinture, se lavaient dans des gerbes d'eau.

Pulika laissa la question s'agiter en moi. Quand il parla enfin, et je m'en souviens comme d'un rêve, il me dit qu'il y avait différentes sortes de Rom. Tous ne sont pas nomades. Certains vivent dans des maisons et se fixent quelquefois pour plusieurs générations dans une région donnée, comme les Cali ou Gitans d'Espagne qui parlent un espagnol abâtardi. Il y a des tribus sédentaires en Serbie, en Macédoine, en Turquie, surtout en Roumanie et en Transylvanie (les Rudari) qui ont rompu tous les liens qui les attachaient à leur passé. Les vrais Rom nomades sont restés fidèles à leur langue, alors que les Rudari, par exemple, ne parlent que le roumain.

Trop souvent on qualifie de Gitans des bons à rien qui traînent sur les routes dans l'espoir d'échapper à la vie monotone des villes et des campagnes. En dehors de ces nomades

qui n'ont rien de commun avec les Tsiganes, Pulika me parla des membres d'une tribu qui, quoique vaguement apparentés aux Rom, sont très différents d'eux. Ce sont les Sinti ou Manush. Sinti ou Manush veut dire « personne » ou « être humain » (ne pas confondre avec Rom : « homme » qui a un sens plus noble). Les Sinti sont pour la plupart des musiciens. Ils fabriquent des instruments à cordes et sont très habiles à maquiller les violons anciens. Ils sont plus petits que les Rom, assez sombres de peau et très coléreux. Les femmes sinti sont toujours habillées de noir. Ils vivent sous le régime matriarcal. Les cérémonies de mariage sont inconnues (le mari a toujours « enlevé » sa femme). Le dialecte sinti est pratiquement inintelligible aux autres Tsiganes. Ils ont déformé une langue très ancienne en y introduisant des mots empruntés à un idiome étranger, le plus souvent allemand. Comme le romani, leur dialecte dérive du sanscrit et a un certain rapport avec les langues aryennes de l'Inde, telles que le gujarati, le kurbat et l'hindi.

Les vrais Rom se divisent en quatre tribus principales, les Lovara, les Tshurara, les Kaldeshara et les Matchvaya, que l'on trouve sur toutes les routes du monde. Ils diffèrent par le physique, le caractère et la langue. Ils n'exercent pas les mêmes métiers. Les Lovara et les Tshurara sont généralement des marchands de chevaux, et c'est pour cette raison qu'ils voyagent en roulottes. Les Kaldeshara – de loin les plus nombreux – sont presque tous chaudronniers. Ils vivent le plus souvent sous la tente.

Il y a des caravanes d'un caractère assez arbitraire auxquelles les Roms ont donné le nom de kumpania. Il s'agit d'une alliance temporaire entre différentes familles qui ne sont pas nécessairement apparentées mais poursuivent les mêmes buts économiques. Ces kumpanias ont leurs conventions, toujours strictement observées. Elles peuvent être dissoutes à tout moment par consentement mutuel. Elles sont souvent composées de frères, beaux-frères et cousins, mais la règle comporte de nombreuses exceptions.

Avant d'arriver au camp et uniquement parce que nous avions faim, nous avons fort mal traité les habitants des villages que nous avons traversés, mais l'attitude hostile de ceux-ci n'était pas seulement due à notre façon d'agir : les Tshurara étaient passés par là avant nous. Toujours poursuivis par la police, ils voyagent par groupes de deux ou trois roulottes au plus et se volatilisent après avoir terrorisé les gens. A l'intérieur de la tribu, ils ne se conforment à aucune loi. Leurs alliances se dénouent aussi vite qu'elles se forment. L'idée d'une formation homogène à l'image de nos kumpanias leur échappe. Les brigandages éhontés auxquels ils se livrent les font haïr des gadje. Ils s'en moquent, à l'inverse des Lovara qui font commerce de chevaux et cherchent à se faire oublier.

pendant les claires nuits d'été, sur toutes les routes du monde, les Tsiganes écoutent leurs conteurs. Les anciens disent aux jeunes : « Si vous ne faites que parler, vous n'apprendrez rien ». C'est ainsi qu'au hasard des rencontres, au croisement des routes, la tradition se perpétue. Les Rom, pour qui le mot écrit n'existe pas, ne connaîtraient rien de leur histoire sans ces swatura. Dans les swatura, les faits réels et imaginaires se mêlent et c'est à l'auditeur de distinguer le vrai du faux. La fiction est facile à isoler, mais elle ajoute un élément fabuleux au récit. Ces swatura leur sont fort utiles dans la mesure où elles décrivent les coutumes des gadje et leur comportement à l'égard des Tsiganes dans tel ou tel pays et leur donnant des notions de beaucoup de langues, indiquant comment l'on doit prononcer certains mots-clés. J'ai connu des femmes qui disaient la bonne aventure en sept ou huit langues dont elles ne connaissaient que les mots nécessaires à leur métier.

Grâce aux swatura, je me suis fait une idée de certains pays avant de m'y rendre en personne. Dès ma première visite dans les Balkans, j'eus l'impression que tout ce que je voyais m'était familier : les vignobles et les vergers de prunes en Yougoslavie, les villages miniers d'une affreuse pauvreté, les scieries dans les bois, les couvents romans ou byzantins avec leurs moines, à la fois humbles et fiers, les marchés bourdonnants, les cimetières musulmans délabrés (...)

Les Rom emploient des mots volontairement vagues pour exprimer le temps – heure de la journée, mois, année – et désigner les lieux qu'ils parcourent. Ils parlent d'une ville « où il ya un marché de chevaux », d'une autre « où tel et tel sont morts », d'une région « où les Tshurara font la loi » (...). Pour eux, les devises locales, dinars, lei, livres ou drachmes, n'ont pas de valeur propre. Elles correspondent au prix qu'ils paient pour une fiancée, un cheval, ou à la somme qu'ils déboursent pour nourrir des hôtes.

Au début de 1940, (...) après un long voyage à travers la France et l'Espagne nous atteignîmes Madrid (...).

Les Rom attachent une grande importance aux swatura ou « chants d'expérience », mais il y a une autre forme de récits, les paramitsha ou « contes de fées » qu'ils aiment à entendre pendant les soirées d'hiver ou alors qu'ils sont réduits à l'immobilité. Ces paramitsha n'ont aucun rapport avec le folklore tzigane. Souvent empruntés à des contes gadje, ils ne comportent aucun élément instructif. Leur seul but est d'amuser. Ces contes étaient généralement dits et redits avec les mêmes mots que tout le monde connaissait, mais ils étaient considérés comme la propriété exclusive du conteur. Ce n'est qu'après sa mort qu'ils pouvaient être narrés par quelqu'un d'autre (...)

## V

On ne doit tirer de l'eau d'un fleuve, d'une rivière ou d'un torrent qu'à des endroits déterminés : en aval, l'eau que l'on boit et avec laquelle on fait la cuisine, plus bas, l'eau servant aux ablutions, plus bas encore celle qui sert aux chevaux et à la vaisselle, et encore plus bas celle avec laquelle on lave les vêtements des femmes qui sont enceintes ou qui ont leurs règles. On dispose des baquets sur la rive et l'on veille à ce que les eaux ne se confondent pas. Déterminer ce qui est propre et ce qui ne l'est pas est un sujet de constante préoccupation pour les Rom.

Un Rom ne doit jamais toucher quelque chose de marhime (le même terme s'applique à ceux que la Kris a exclus de la tribu pour mauvaise conduite). Une femme est considérée marhime de la ceinture jusqu'aux pieds. Ses jupes ne doivent pas toucher un homme qui n'est pas son mari ou un objet appartenant à cet homme. L'assiette ou le verre qu'une jupe a effleurés sont immédiatement détruits pour que l'homme qui s'en servait ne se souille pas. Tout d'abord je fus choqué par l'idée que se font les Rom de l'impureté des femmes. Après avoir longtemps vécu avec eux, je compris qu'elle correspondait à une nécessité. Pour ces gens qui vivent dans une grande promiscuité, la notion de marhime préserve l'intimité des femmes et le mystère de leur féminité. Dans certains cas cela leur confère un pouvoir sur les hommes.

## VI

Ces mots – kula ou pulpa – n'étaient que légèrement moqueurs, mais répétés avec insistance, ils devenaient vraiment provocants. Levant les yeux, Tshaya menaça le gamin d'une torgnole (...) L'enfant se réfugia sur les genoux de Pulika, qui le protégea avec une

exagération moqueuse. Le bambin répéta sans fin l'insulte et, à mesure qu'il avait moins peur, Tshaya devenait graduellement plus violente. Le gosse recevait de plus en plus de claques pour rire, et plus il en prenait, moins il en avait peur. La « leçon » continua jusqu'à ce que le bambin se sentit capable de continuer à insulter, indépendamment de la peur légitime et des conséquences. Le but de ce jeu était de lui enseigner à ne pas s'empêcher de faire ce dont il avait envie par peur d'un châtement corporel et à entraver toute disposition à la couardise.

Tshukurka prit la parole et dit qu'il y avait au camp des gens qui avaient la gale, qui s'étaient bien gardés de le dire et n'avaient pas tenté de s'en débarrasser, ni pris aucune précaution pour éviter la contagion. C'était une attitude déloyale, un danger pour le campement tout entier. Chacun regarda son voisin d'un air soupçonneux. (...) Avant la nuit, la plupart des roulottes des Tshurara étaient parties.

Les Rom appellent toutes les formes de malédiction armaya et j'appris qu'il y en avait de différentes sortes. Par exemple, quand un Gitan maudit ouvertement un gadjo, il ne croit pas au pouvoir réel de cette malédiction, mais à son pouvoir d'intimidation. Ainsi, en disant la bonne aventure, les femmes savent que la réalisation de leurs prédictions ne repose que sur la croyance des gadje. Entre eux, cependant, les Rom croient au pouvoir réel de l'armaya, aussi prennent-ils soin de n'en user qu'au conditionnel. Par exemple : « Puisses-tu mourir de mort violente si... »

## VII

Pulika me permit de l'accompagner lorsqu'il rendit visite à des campements proches et l'idée finit par surgir en moi que les Rom se rassemblaient en vue de tenir la Kris tant redoutée. (...) Pulika me dit que si les Rom avaient survécu, c'était parce que depuis des temps immémoriaux ils se soumettaient aux décrets de la Kris, une communauté ne pouvant subsister que si les lois qui la régissent sont observées par les forts comme par les faibles. (...) Ils étaient vêtus comme ils l'étaient tous les jours, sans aucun appareil ni attribut symbolique pour expliquer la différence, sauf peut-être leur attitude elle-même. Une solennité voilée accentuait l'importance du moment. Les voix paraissaient anormalement assourdies, et si les hommes se déplaçaient avec leur aisance habituelle, faite d'une dignité dépourvue d'arrogance, ils étaient pourtant en représentation. (...) Les hommes trop jeunes pour jouer un rôle se tenaient discrètement à l'écart. Formant un grand cercle, les Rom s'assirent sur des sièges improvisés.

La législation de la Kris n'a rien de permanent. Elle s'adapte aux circonstances. Elle n'a jamais été codifiée et ses décrets ne se transmettent qu'oralement, de sorte que la fidélité de la mémoire humaine en est le seul garant. Les sentences de la krisatora ne sont appliquées que dans la mesure où elles ont été approuvées par la majorité des Rom. Ceux-ci ne disposent d'aucun moyen de coercition. Ils n'ont pas de police, pas de prison, pas de bourreau. La vie nomade des Rom ne permet pas aux krisatora d'être des « professionnels ». Ils sont choisis parmi les hommes les plus sages qui se trouvent sur la route à un moment donné.

Une accusation portée devant la Kris aboutit à un jugement. Pour que celui-ci prenne effet, le Rom ne peut compter que sur sa propre force et sur celle de ses parents. Toutefois, pour que des jugements arbitraires ne soient pas prononcés, pour que les faibles ne subissent pas la loi des forts et que le chantage n'intervienne pas, la Kris prévoit des sanctions surnaturelles, armayas ou anathèmes.

Pulika, comme chacun s'y attendait, attira l'attention du tribunal sur le comportement des Tshurara. Ils avaient violé la loi en ne déclarant pas qu'ils avaient la gale. Ils avaient refusé de se soigner et les autres tribus auraient pu être contaminées. Pulika demanda qu'ils fussent condamnés à « payer pour leur honte » (te potshninen penge lajav). En ne réclamant que des dommages « symboliques », il requit une sentence très douce : ils devraient fournir nourriture et boisson pendant trois jours à tous les Rom rassemblés pour la présente Kris. Pulika ajouta également qu'ils devaient fournir la preuve qu'ils étaient guéris avant d'être réintégrés parmi les Rom.

Comme l'insatiable curiosité des petits enfants garantissait la surveillance, (ce) vol avait donc été commis à l'intérieur du camp. (...) La krisatora commença à psalmodier d'une voix dure, le visage impénétrable. « Si vous savez quelque chose au sujet des pièces d'or volées à carolina et si vous n'en avisez pas la kris, que Dieu vous fasse mourir dans d'affreuses souffrances ». « Si vous avez eu des rapports même lointains avec le voleur de Carolina, que des gaz délétères vous emplissent le ventre jusqu'à ce que mort s'ensuive » (...). Les hommes et les femmes (...) avaient le souffle coupé par l'émotion, ils suaient d'angoisse, d'appréhension et d'attente, partageant un moment d'humilité, à la fois impliqués et témoins de cette redoutable et toute-puissante tradition des Rom. Quels mots peuvent dire combien de temps une telle agonie va durer ?

Mais le solakh se termina de façon décevante, du moins pour moi. Personne n'avait avoué, personne n'avait été frappé par la foudre. J'étais trempé de sueur, j'avais le sentiment d'avoir été frustré de quelque chose. L'Occidental en moi aurait voulu un dénouement. Les Rom n'en avaient cure. Leurs soupçons s'évanouirent et la suggestion du jeune Kalia fut retenue : les chefs de famille qui se trouvaient dans le camp au moment du vol participeraient au remboursement des pièces d'or. Ce ne fut que longtemps plus tard, au début de la guerre, que j'appris la mort de Liza, la femme de l'un des Rom qui avaient été soumis à l'ordalie. Sur son lit de mort, alors qu'elle ne pouvait plus parler, elle frottait le pouce contre l'index, geste qui dans tous les pays du monde signifie « argent » (...). Prise d'une soudaine intuition, sa plus jeune fille alla fouiller dans ce coin et eut la désagréable surprise de trouver un tas de pièces d'or qui ne leur appartenaient pas.

## VIII

Les Rom ne transigent pas sur la virginité. Leur jugement à l'égard des filles est franc mais jamais irrespectueux. (...) Les flirts sont interdits et à plus forte raison les expériences pré-nuptiales. Les garçons assouvissent leurs sens avec les filles non tsiganes, mais, comme je l'ai souvent entendu dire à Pulika, ce n'est pas au nombre de ses conquêtes ni aux obscénités qu'il profère qu'on juge un homme. Des jeunes célibataires, il disait : « Peut-être savent-ils quelque chose du sexe, mais pour ce qui est de l'amour ils ont tout à apprendre ».

On discutait du prix qui serait demandé pour la fiancée. Bidshika était ravi. Il énumérait en termes assez crus les avantages et les désavantages de la future union (...). Après une longue discussion, on arriva à se mettre d'accord sur un nombre raisonnable de pièces d'or. (...) Les garçons dont les parents avaient arrangé le mariage allaient d'un groupe à l'autre, le sourire aux lèvres. Les fiancées, en revanche, étaient moroses et irascibles. On aurait dit qu'elles considéraient comme une atteinte à leur pudeur l'attention dont elles étaient l'objet, et que la seule idée de se marier leur faisait horreur.

Cela faisait partie de la tradition. Après s'être longtemps fait prier, le père de Paprika céda et rendit une partie de la somme qui lui avait été donnée pour sa fille. Cette somme, selon l'usage, servirait à lui acheter des vêtements qui seraient choisis par sa belle-mère et les femmes de la tribu. (...) le lendemain, ou même plus tard, Yayal et ses partisans viendraient chercher la mariée pour l'emmener dans son nouveau foyer, où se déroulerait la nuit de noces. Pour l'instant, ils se contentaient de manger, de boire et de danser.

Il y avait de la nourriture à foison. Les longues tables étaient abondamment couvertes de toutes sortes de viandes : du bouf et du porc cuits à la broche, le bouf parfumé au romarin et libéralement saupoudré de poivre de Cayenne, le porc à peine relevé d'un brin d'anis. Des oies rôties parfumées à la sauge, au thym et à la marjolaine, farcies de pommes et de raisins de Corinthe. D'innombrables poulets frits (...). Un océan d'amuse-gueules : radis, olives noires, aubergines frites servies froides et parsemées d'oignons crus (...). Du pain pour un régiment : d'innombrables baguettes sortant du four et de grosses miches farcies de noix de muscade et de guirlandes d'oignons frits.

Les conjoints étaient au centre du groupe. On allait mimer une scène d'enlèvement. Car bien que les parents eussent donné leur consentement et que le repas eût eu lieu, scellant l'union, le mariage n'avait pas été consommé. Se tenant par le bras, les jeunes gens qui étaient les champions de la mariée formèrent devant elle une muraille protectrice. Dans la nuit qui tombait se déroulèrent quelques joyeuses escarmouches jusqu'à ce que le parti du marié, par force ou par ruse, réussit à forcer le barrage pour permettre l'enlèvement.

Nous apprîmes que, lorsque le fils de Tsirono avait semblé de l'enlever, Tsuritsa n'avait pas opposé de résistance, ce qui était inadmissible de la part d'une vierge. Elle avait bien poussé un soupir, mais un soupir de plaisir. Son frère, Fonso, avait très mal pris la chose, estimant que Tsuritsa couvrait la famille de honte. Il s'était saisi d'un fouet (...) et l'avait battue.

La vie du mari continue comme avant, à cela près qu'ils ne se mêle plus guère à ses amis célibataires. Il demeure dans la kumpania où il a été élevé. La jeune épouse rejoint sa nouvelle famille, où sa belle-mère et ses belles-sœurs la prennent en charge. (...) La mariée arrive dans la nouvelle kumpania avec son édredon et ses affaires personnelles. Elle y demeure avec son mari jusqu'à la naissance d'un premier enfant, et quelquefois plus longtemps, à moins qu'un frère plus jeune se marie. C'est l'habitude que seul le dernier fils vive avec le père et la mère. Lui et sa femme prendront soin d'eux quand ils seront vieux. Comme récompense, il héritera des chevaux et de l'or.

Les parents d'une fille mariée continuent à en être responsables, bien qu'ils n'aient plus à protéger sa virginité. Si, par exemple, son mari la répudie parce qu'elle lui a été infidèle, ce qui est rare chez les Gitanes, son père doit la reprendre, rembourser sa dot et payer pour la « honte » dont elle a couvert son mari. D'autre part, s'il estime qu'elle est maltraitée par ses beaux-parents, il peut la ramener au bercail en dépit des protestations de son mari.

### Troisième partie

#### I

(...) Je n'arrivais pas à saisir le sens de la conversation. Il y avait de longues pauses car les Rom ne parlent pas par questions et réponses, mais se font, par courtoisie, de petits discours, chacun répondant à l'autre par un autre petit discours, un peu à la façon dont opèrent

les diplomates autour d'une table. (...) Les Tsiganes parlent beaucoup plus fort que les gadje, sans doute parce qu'ils vivent en plein air et doivent se faire entendre de loin, quelquefois même à contrevent.

Devant la gare du Nord, nous fûmes épouvantés par la circulation. Ne sachant quel autobus prendre pour aller Porte de Clignancourt, nous hélâmes un taxi. (...) Nous grignotâmes des douceurs et du cake aux raisins, nous demandant comment il était possible que les Gitans fussent si différents les uns des autres. (...) Les filles étaient très séduisantes, mais leurs œillades et leurs manières provocantes me moirent mal à l'aise. Il me semblait que j'étais traité comme un gadjo que l'on va tromper et dépouiller (...) Au marché à chevaux de la rue de Vaugirard, nous rencontrâmes d'autres Kaldeshara, quelques Tshurara et de nombreux Sinti, ou Manush, des musiciens qui prétendaient être des parents de Django Reinhardt (...).

Des réfugiés s'ajoutant à ceux d'Espagne arrivèrent de Pologne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie et d'Allemagne. La France avait décrété la mobilisation générale et venait de déclarer la guerre. J'allais avoir dix-sept ans et je souffrais de Weltschmerz. J'aurais voulu être près de Pulika, de Rupa, de Keja, de Kore et de Djidjo. (...) De même que j'avais été arraché à ma chère kumpania à la suite d'un simple coup de téléphone, j'allais retrouver certains de ses membres d'une façon imprévisible.

Le soir venu, il nous était difficile de trouver à nous loger dans les petites villes. L'argent ne servait pas à grand-chose. Mais César n'était pas tombé de la dernière pluie. Il nous dit qu'il y avait dans toutes les localités un endroit qui accepterait de nous recevoir : le bordel. Nous payions le tarif mais refusions le « service » qui allait avec.

## II

Les Rom ne se font pas une idée précise de l'Au-Delà. Ce dont ils sont sûrs, c'est qu'il n'y a ni Ciel ni Enfer. Après la mort la vie continue comme avant, sur un plan différent. Ils ne comprennent pas l'intérêt que l'Autre Monde suscite chez les gadje. Lorsqu'ils en parlent, c'est pour dire : « Tout le monde ira et quand on y sera on saura ». (...) la mort soudaine est ce que redoutent le plus les Rom. Ils veulent quitter ce monde en pleine connaissance, au milieu des leurs. C'est ce qu'ils appellent une « grande mort ». (...) Quand on parle de l'Au-Delà à un Rom, il hausse les épaules. A ses yeux, c'est une lâcheté de vouloir percer le mystère. (...) Dans le même ordre d'idées, un Rom achète un costume, des souliers et un chapeau qu'il offre au premier venu en souvenir d'un membre de sa famille qui vient de mourir. Il ne donne aucune explication.

## III

Ce fut après un de ces appels que je compris enfin pourquoi il nous avait envoyés, Bidshika, Milosh et moi, à Paris. Il voulait prendre langue avec des parents à lui qui se trouvaient en Espagne. L'idée qu'il avait derrière la tête était de partir perdal l paya, au-delà des eaux, pour les Amériques comme Loiza la valako l'avait fait récemment. (...) Un peu partout, les Rom étaient à la recherche de nouvelles terres où vivre en paix.

Les Miloshshti, comme nous les appelions, avaient l'air prospère. Ils étaient d'une propreté méticuleuse. Leur ressemblance avec les nôtres, dont ils étaient séparés depuis si longtemps, était frappante : un reflet dans un miroir. Ils nous racontèrent comment ils s'étaient échappés de Tchécoslovaquie ou de Pologne occupée, je ne me souviens plus. Ils avaient payé une grosse somme en pièces d'or et on leur avait permis de charger les roulottes

sur des wagons de marchandises pour traverser l'Allemagne. Après être restés longtemps parqués sur une voie de garage ils avaient reçu l'autorisation d'entrer en Hollande. (...) Ils parlaient de la guerre et de la nécessité d'aller le plus loin possible.

## Epilogue

Les gadje fuyaient devant l'avancée des armées allemandes. Bientôt toutes les routes furent encombrées de camions, bus, voitures particulières. (...) Une foule en haillons inondait toutes les routes qui allaient vers le sud. Les aviateurs allemands volaient en rase-mottes et mitraillaient les fuyards. Les Rom n'eurent pas d'autre choix que de se joindre à l'exode. (...) Après les premiers jours d'exode apparurent des voitures et des camions tombés en panne d'essence et abandonnés avec leurs chargements.

Rompus à l'exercice de la survie quotidienne, les Rom étaient plus dignes et manifestaient plus de sens pratique. Non habitués à couvrir de longues distances, de nombreux gadje boitaient, les pieds couverts d'ampoules. Ils étaient hagards, pas lavés, pas rasés, pas coiffés, l'œil vitreux, harassés et affamés, ce qui leur conférait un aspect pire que celui des Gitans.

Au début de l'occupation, les Allemands traitèrent bien les Tsiganes. (...) Ce qui les incita à s'affilier à des réseaux de résistance, ce furent les vexations auxquelles les Allemands les soumièrent. Avant la Blitzkrieg, le gouvernement avait interné des Tsiganes considérés comme suspects. A l'arrivée des Allemands ils furent livrés à la gestapo qui les dirigea sur les camps de la mort. Comme les juifs, ils étaient rassenvfolgte (racialement indésirables), ennemis du Reich et sans existence légale. Mais, à la différence des juifs, il était difficile de s'emparer d'eux qui se déplaçaient par petits groupes et étaient extraordinairement mobiles.

Nous apprîmes que des tribus entières de tsiganes avaient été massacrées par les nationalistes croates et que de véritables carnages avaient été perpétrés dans la forêt de Wolyn, en Pologne orientale. Il en fut de même dans beaucoup de pays occupés. (...) De longues périodes de calme étaient suivies de raids meurtriers effectués par les S.S. et la S.D. (Sicherheitsdienst ou police du territoire). Entre 1939 et 1945, près de cinq cent mille Tsiganes moururent dans les deux mille camps de concentration dispersés à travers l'Europe.

On commença à persécuter les juifs et les membres des organisations de gauche. Les Français – collaborateurs mis à part – vécurent désormais sous le régime de la terreur. (...) Les Rom se livraient au trafic des cartes d'alimentation qu'ils avaient en trop. Ce n'était qu'un premier pas. Des membres de la Résistance avec lesquels ils étaient entrés en contact n'eurent aucune peine à les persuader d'attaquer à main armée les centres où étaient distribuées les cartes. Approvisionner la clandestinité devint un monopole des Gitans.

Les Rom de notre kumpania jouèrent un rôle actif dans la résistance jusqu'aux premiers jours d'août 1943. A cette date, beaucoup furent appréhendés par la geheime feldpolizei. Certains s'échappèrent mais de jeunes gens des tribus lovara et tshurara prirent les armes contre leurs persécuteurs. Les anciens hochèrent la tête. Ils dirent que les gadje étaient fous et que seuls les fous aiment la guerre. (...) Kore survécut aux camps de concentration, mais mourut peu après son retour des conséquences de la faim et des mauvais traitements.